

Hommage à  
Daniel Poigoune

Hamid Mokaddem

Hommage à  
Daniel Poigoune

© décembre 2022 – Éditions Humanis – Luc Deborde

ISBN versions numériques: 979-10-219-0439-2

ISBN version imprimée: 979-10-219-0438-5

Tous droits réservés – Reproduction interdite  
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : composition numérique  
de Luc Deborde à partir d'images d'archive.



## À PROPOS DE L'AUTEUR

Agrégé de philosophie, docteur en anthropologie sociale et culturelle, Hamid Mokaddem suit et vit depuis plus de trente ans le devenir d'un archipel océanien dénommé « Nouvelle-Calédonie », en parcourant, étudiant et observant les trajectoires individuelles sous plusieurs angles : politiques, artistiques, religieuses et coutumières.

### Ouvrages primés :

- *Ce souffle venu des ancêtres — L'œuvre politique de Jean-Marie Tjibaou (1936-1989)*, Nouméa-Koohné : Expressions, 2005. Prix Popaï, catégorie « Document », lors du Salon international du livre océanien (SILO) de 2007.
- *Yéiwéné Yéiwéné — Révolution et construction de Kanaky (Nouvelle-Calédonie)* Nouméa/Marseille, coéditions Expressions / La courte échelle, 2018. Prix « Littérature scientifique » au 20<sup>e</sup> Salon international du livre insulaire d'Ouessant en 2018.

## Sommaire

ATTENTION : le présent fichier ne comporte qu'un extrait du texte de [l'ouvrage](#).

Avant-propos.....	7
Quatre souvenirs .....	13
Tùò.....	15
Koë.....	23
L'âdi a itè.....	31
L'art de l'abnégation.....	39
Fin de partie .....	47
2020.....	53
Ma trajectoire politique .....	57
Précision sur le texte.....	59
La conscience politique, (...), l'idée d'indépendance.....	62
La constitution des partis indépendantistes .....	65
Le Palika, les jeux de scission et de compositions.....	67
La vie politique de 1979 à 1988 .....	69
Nationalisme kanak et régionalismes.....	72
Le néo-colonialisme kanak.....	75
Les régions Pisani-Fabius.....	79
La période Matignon.....	89
Le droit au bonheur.....	93
Références.....	101

## AVANT-PROPOS

**L**a Nouvelle-Calédonie ne cesse de perdre des figures intellectuelles majeures. Déwé Görödé, Joël Viratelle, puis Louis Kotra Urégeï, sans oublier d'autres personnalités non natives, mais qui ont contribué au devenir de l'archipel, telles que Philippe Missotte ou Alban Bensa.

Parmi ces pertes, il faut compter celle de Daniel Poigoune qui repose désormais chez lui à Pweï (Touhu) depuis juillet 2020. La population calédonienne connaît bien son grand frère, Élie Poigoune, homme de dialogue incontournable, ou Paul Néaoutyine, beau-frère d'Élie Poigoune, homme politique et négociateur hors pair. Trop peu se souviennent de Daniel Poigoune, pourtant connu et reconnu par la classe politique et les militants de terrain. Il fut l'un des acteurs les plus efficaces et les plus discrets du mouvement nationaliste. Sous le nom d'adoption Gohoup, il fut le premier élu du Palika (Parti de libération kanak) à l'Assemblée territoriale, devenu Congrès de la Nouvelle-Calédonie en 1999. Entre autres rôles difficiles, il fut intercesseur entre les forces militaires et les militants FLNKS lors de la prise d'otage des gendarmes de Pwéédiwimia<sup>1</sup>, juste avant celle d'Ouvéa. Son parcours et son action méritent d'être soulignés.

---

<sup>1</sup> *Pwéédiwimia* : nom de Poindimié en langue paici.



Daniel Poigoune en mission à Taiwan, du temps de la Région Nord (1985).

J'ai éprouvé le besoin de lui rendre un hommage qui me semble dû, et d'éclairer, par la même occasion, un pan de l'histoire politique de la Nouvelle-Calédonie. Pour moi, Daan Poigoune avait une envergure comparable à celle d'Éloi Machoro ou de Yéiwéné Yéiwéné, mais il avait choisi de porter la lutte sur un autre terrain que celui de la force physique, et de composer avec l'adversité à chaque fois que la chose était possible.

Les pages qui suivent retracent les souvenirs de quelques-uns des moments que j'ai eu la chance de partager avec lui et proposent, en complément, deux textes dont il fut pour l'un, l'auteur et pour l'autre, le narrateur. Initialement publiés en 2003 et 2013, ces textes permettront au lecteur, je l'espère, de mieux saisir la dimension de Daan.

Dans la coutume kanak, une personne est habilitée à prendre la parole si elle y est invitée ou autorisée par les clans concernés. J'ai sollicité l'accord de Céline, son épouse, de Solange, Pinane, Énoka, Grégory, Olivier, leurs enfants, et d'Élie, son frère aîné, pour parler de sa trajectoire. Ils ont tous accepté cette initiative.

De 1989 à 1993, j'étais un jeune professeur-formateur au CDP (Centre de développement pédagogique) de Tùò<sup>2</sup>, une commune située sur la côte nord-est de la Nouvelle-Calédonie, où Daan venait tout juste d'être élu maire.

Cette fonction m'amena, de 1990 à 1992, à m'engager dans un projet important qui impliquait les

élèves-maîtres et les *dââmé*, porte-paroles des chefferies-souveraines de Tiwaka à Kongouma dans le pays (*amû*) *cémuhî*<sup>3</sup>. Ce travail considérable n'aurait pas pu être mené à bien sans la collaboration active de Daan, des *dââmé*, des stagiaires, de Raymond Pabouty, ancien maire de la commune de Touho, et du directeur administratif, Jacques Celle. Ces deux derniers sont décédés juste après Daan. Au moment où j'écrivais l'hommage qui figure dans les pages suivantes, je mentionnais les noms d'Alban Bensa et de Raymond Pabouty, rencontrés à Touho. J'étais loin d'imaginer qu'ils nous quitteraient si rapidement. Raymond Pabouty avait repris la politique culturelle amorcée par Daan au sein de la commune de Touho. Alban Bensa avait travaillé avec Daan, à Pweï, sur les corpus de textes *cémuhî* recueillis, transcrits et archivés par le linguiste Jean-Claude Rivierre dans les années 1960 au sujet des chefferies-souverainetés de Pweï. Kowi Bulieg, grand chef des Pweï, que j'évoque aussi dans ce livre, était le maître d'œuvre du travail coutumier.

Au cours de cette période intense, nous avons également produit deux magazines culturels intitulés *Expressions*, en avril 1991 et mai 1993, grâce à l'aide morale et matérielle de Daan, celle de Michel Udwan Pouiou et d'autres acteurs-militants de terrain. Sauf mentions contraire, les photographies intérieures du présent ouvrage sont contemporaines de cette époque.

---

<sup>3</sup> L'ITFM (Institut territorial de formation des maîtres), auquel le CDP fut rattaché à partir de 1990, publia notre recherche-action sous le titre *Inventaire de quelques aspects culturels en pays cémuhî*.

---

<sup>2</sup> Tùò : nom de Touho en langue cémuhî.

En 2003, bien que nos fonctions nous aient éloignés, Daniel élu à la Province Nord, moi, enseignant à Nouméa, nous avons continué à collaborer. Il m'a une nouvelle fois soutenu lorsque je l'ai sollicité pour concrétiser le premier colloque international décentralisé de Nouméa<sup>4</sup>, à Koohné<sup>5</sup> (nord-ouest) au siège de l'Assemblée de la Province Nord, puis au centre culturel *Goa ma Bwarhat*<sup>6</sup> à Hyeehen<sup>7</sup> (nord-est). C'est à cette occasion que Daan, alors troisième vice-président de la Province Nord, prononça un discours d'ouverture simple et concis intitulé « Le droit au bonheur », qui figure en deuxième partie de cet ouvrage.

En 2013, j'ai eu le plaisir d'interviewer Daan sur sa trajectoire politique dans le cadre d'un ouvrage collectif dirigé par Jean-Marc Regnault, *François Mitterrand et les territoires français du Pacifique (1981-1988) – Mutations, drames et recompositions, Enjeux internationaux et franco-français*. Avec l'aimable accord de Jean-Marc Regnault, ce texte figure dans le présent ouvrage sous le titre « Ma trajectoire politique », puisque Daan y expose en effet sa propre trajectoire.

---

<sup>4</sup> Les actes de ce colloque international, coorganisé par CORAIL (Coordination pour l'Océanie des Recherches sur les Arts, les Idées et les Littératures) et la CPS (Communauté du Pacifique Sud), furent édités par mes soins aux éditions Expressions sous le titre *Approches autour de culture et nature dans le Pacifique Sud*. Une version partielle de ces actes a été traduite en anglais et diffusée par la CPS.


<sup>5</sup> *Koohné* : nom de Koné en langue haeke.

<sup>6</sup> *Goa ma Bwarhat* : les deux « grandes » chefferies. Le centre culturel fut créé par Jean-Marie Tjibaou lorsqu'il était maire de la commune.

<sup>7</sup> *Hyeehen* : nom de Hienghène en langue fwai.

Ces deux textes démontrent à mes yeux sa formidable capacité à mémoriser et théoriser l'action politique dont il était l'un des très rares à saisir la raison d'être : la défense du droit au bonheur.

Le terme *âdi*, qui désigne la monnaie d'échange en *cémuhi*, peut se traduire par « loin dans le temps et l'espace ». Aussi éloignés et distants qu'ils puissent être, les clans se rappellent à l'unité par les liens que symbolise l'*âdi*. C'est dans cet esprit que j'ai rédigé ces pages, en n'oubliant jamais que c'est Daan qui m'a introduit dans la culture et la politique kanak.



**QUATRE SOUVENIRS**



Bidaa-mwaa (tertre) de Poindjà (Tùò).



Cihéédé (récit) de Poindjà raconté par Angélique Tyanie à Unin Norbert Poauteta, 1992.

## Tùò

Le premier souvenir que j'ai de Daan est très précis. Il était assis sur le perron du magasin de Jean-Claude Gastaldi. Mais je me rends compte que si je veux retranscrire la saveur si particulière que ce souvenir a pour moi, il me faut d'abord décrire cette échoppe typique rurale caldoche d'où partait et revenait la camionnette bleue du colporteur qui vendait victuailles et produits de première nécessité jusqu'aux balles de calibre 12, aux gens des tribus échelonnées de Tùò à Hyeehen.

La boutique portait le toponyme *Poinda*, et sur la carrosserie de couleur bleue du véhicule du colporteur, en lettres majuscules blanches était écrit « Poinda Store ». La durée de l'enracinement européen à Poindjà était attestée par le conte ludique traduit du cémuhi vers le français par Unin Norbert Poauteta, de la chefferie de Touho-Mission, et narré par Angélique Tyanie. Elle commençait l'histoire par : « On appelle cet endroit *Poindjà*, cela signifie *djâ* "inondation", et *poind* "dans, sur", l'endroit où le lieu inondé par la rivière de montagne se jette dans la mer. » Le récit finissait par cette chute : « Une fois que les gens sont partis, Laborderie est venu s'installer ici. D'autres colons sont venus. Ensuite, l'arrière-grand-père de Gastaldi est venu là. Mais je ne peux pas raconter l'histoire de l'installation des Blancs »<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Tyanie A. et Poauteta N., 1993 : 13.



Pour décrire le contexte, il me faut aussi parler de Jean-Claude Gastaldi lui-même, le propriétaire de deux boutiques des environs, chacune dotée d'une station-service. L'une au village, que fréquentait la clientèle européenne. L'autre, excentrée, proche de Poindjâ, était destinée aux Kanak.

Gastaldi monopolisait ainsi les commerces et la distribution dans la région. Domicilié dans un vaste domaine foncier, sis à côté de la tribu de Tiwaë, il roulait sur une fortune dont il ne savait plus que faire. Jouissant de sa puissance, il défiait ses concurrents par une phrase lapidaire, prononcée avec un fort accent caldoche : « Tu pèses combien ? », qui faisait évidemment référence à l'argent.

Il avait deux ou trois autres formules qu'il répétait à tout bout de champ avec un débit de mitraillette : « C'est la faillite ! Y'a pas une place au centre ? » (le CDP), tout en effeuillant avec ostentation des liasses de billets sur le comptoir de son magasin. Ou celle-ci, dite de manière provocatrice devant les clients-militants kanak en train de faire le plein de leur véhicule : « Vivement l'indépendance ! », rappelant qu'il était le poumon économique incontournable de la région.

Un malheureux rival d'origine asiatique avait voulu monter une épicerie à la sortie du village. Mal lui en avait pris ! Gastaldi avait investi toute son énergie et mobilisé ses relations jusque dans ses réseaux de Nouméa pour le torpiller. Il cassa les prix du poulet et du riz, des produits essentiels pour sa clientèle kanak.

Cette figure caldoche de Brousse avait été élevée par des mamans kanak ayant une parenté avec les Poigoune. Il était présent lors de l'enterrement de Tjibaou à Hyeedanit<sup>9</sup> et avait déposé, parmi les centaines d'autres, sa couronne mortuaire. Paradoxe des colonies, au cœur de Kanaky, en fief indépendantiste, il n'avait jamais été inquiété ni menacé d'expulsion, même au plus fort des « Événements » des années 1980. Il répétait à satiété : « Moi je fais pas d'politique ! » avec un accent délibérément forcé pour démontrer son ancrage. Mais quand je conversais avec lui à l'abri du regard et des oreilles des autres, il parlait un français standard. Comme tout Caldoche qui se respecte, il vouait une haine aux Zoreils tout en cultivant un rapport ambivalent avec la France, dont il souhaitait la protection sans avoir jamais le sentiment de lui appartenir, se sentant plus proche des Kanak que des métropolitains.

Au moment où j'écris ces lignes, je constate que Touho est un des rares villages indépendantistes où il n'y a jamais eu d'expulsions ni de déplacements de populations non-kanak. Ironie de la situation, les gens du pays voisin de Hyeehen qui avaient chassé les colons caldoches venaient faire leurs courses et se ravitailler chez « Jeannot ».

Poindjâ était un lieu de passage et de rencontres, qui jouait à peu près le même rôle que les bistrotts ou les « Café du Commerce » en France. Il n'était pas étonnant que ce fût là que je rencontrai Daan, accompagné de François Daulo, un autre militant du Palika. Daan était sur le chemin de Pweï, tandis que François allait se rendre à la tribu de Touho-Mission.

---

<sup>9</sup> *Hyeedanit* : nom de Tiendanite en langue pije.

Le visage de Daan, d'abord fermé, exprimait une colère retenue. Sans doute, sortait-il d'une réunion tumultueuse. J'eus tout de suite le sentiment qu'il avait un caractère bien trempé, contrastant avec le côté bonhomme de François.

Je me présentai en disant que j'avais déjà rencontré Élie, son frère aîné, et que je connaissais l'ethnologue Alban Bensa. J'ajoutai que, si j'étais missionné par la France pour exercer le métier de formateur, je désirais également comprendre l'histoire et la culture kanak ainsi que le droit de l'endroit.

Le courant se mit à passer entre nous. Je respectais sa fierté, son orgueil et sa curiosité. Les rivalités entre les deux partis majeurs du FLNKS (Front de libération nationale kanak et socialiste), l'UC (Union calédonienne) et le Palika, expliquaient sans doute son humeur maussade. Mais ces histoires kanak ne l'empêchaient pas de faire preuve d'une belle ouverture d'esprit. C'est peut-être ce que j'appréciais le plus chez lui. Il campait sur ses convictions et sa passion politiques sans jamais se murer derrière un militantisme borné ou aveugle. Il devint ainsi l'un de mes points de repère et rendit possible une amitié sans calcul.

Au cours de ce premier échange, il me proposa gentiment de partager une bière, m'invitant ainsi à prolonger la discussion. Mais je dus décliner son offre à cause de l'emploi du temps chargé qui m'attendait. « Ah ! bon ! Tu ne bois pas ? » Son ton un peu effrayé m'amusa et j'appris bien plus tard que son grand frère Élie le sermonnait souvent au sujet de son penchant pour la

boisson. Ma réaction lui avait sans doute fait craindre que je me joigne à son aîné pour le condamner.

Lorsqu'il revenait de Nouméa, Élie n'hésitait jamais à sermonner Daan, même lorsqu'il fut devenu maire de la commune de Touho, ni à lui demander des explications sur certains travaux routiers. Par la suite, il eut souvent l'occasion de pester contre nos écarts de conduite concernant l'alcool et de me demander ce que j'allais faire dans des lieux où les jeunes faisaient souvent la fête. Fils de pasteur, militant impliqué, figure emblématique et aussi grand frère, Élie usait de son autorité pour recadrer et éviter les dérives. L'héritage de Leenhardt et des *taperas* – chants de tempérance pour lutter contre les excès d'alcool ravageant les populations indigènes colonisées – était repris pour mieux lutter contre les effets destructeurs et pervers du colonialisme. Ces *taperas* sont désormais remis au goût du jour par de brillantes chansons de kaneka.

Tout cela ne nous empêcha jamais, Daan et moi-même, de mener nos libations quand l'envie nous en prenait.

Lors de notre rencontre, Daan avait cru voir dans mon refus de boire une forme de militantisme contre l'alcoolisme – militantisme qu'on peut comprendre –, sachant toutefois, comme me le fit un jour remarquer Bernard Gasser, que les *taperas* étaient souvent chantés par des vieux en état d'ivresse.

Ce jour-là, Daan but cependant sa petite bière, profitant du répit que ce moment lui offrait pour converser, puis il rejoignit son domicile perché dans les hauts de Pweï. « Un jour tu monteras, mais il faudra un 4x4, car la route n'est pas bonne ! »

En rédigeant ce premier souvenir, je sais et mesure maintenant l'importance des seuils, des entrées, des zones-limites entre le visible et l'invisible. C'est sur le seuil de cette échoppe, point économique européen jouxtant un endroit sacré où règnent les esprits de Poindja, que j'ai rencontré Daan pour la première fois; et c'est sur ce même seuil que je lui fis brusquement mes adieux en 1993. Pouvait-il en être autrement? Comme je l'exposerai au chapitre suivant, Daan a toujours excellé dans le rôle de passeur et d'intercesseur entre les hommes et entre les mondes européen et kanak.



Camion du colporteur du *Poindia Store*.

## Fin de l'extrait

Consulter l'ouvrage correspondant  
pour lire le [texte intégral](#)



**Découvrez les ouvrages de notre catalogue!**

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde  
40, rue du Parc  
94140 - Alfortville - France

Mail: [luc@editions-humanis.com](mailto:luc@editions-humanis.com)